

*Hommage de l'auteur
E. Blumenthal*

COMMENT L'ALLEMAGNE
S'ÉTAIT, AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE,
PRÉPARÉE A LA GUERRE ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

La guerre formidable dans laquelle nous sommes engagés nous met en présence de problèmes très complexes. Elle a d'abord un aspect politique et militaire, dont je n'ai pas à parler en ce moment. Elle a aussi un aspect économique, et c'est sur celui-là que je dois attirer votre attention. Tous ceux qui ont visité l'Allemagne depuis quelques années ont été frappés des transformations qui se sont produites dans ce pays au double point de vue économique et social. Ceux surtout qui, croyant l'empereur sincèrement pacifique, supposaient que les Allemands étaient surtout préoccupés de leur développement industriel et ne songeaient pas à tirer l'épée, ne pouvaient se défendre d'une certaine admiration pour des transformations extrêmement intéressantes et même d'autant plus remarquables qu'elles étaient en somme de date récente. L'Allemagne en effet avait été pendant longtemps un pays pauvre, où l'industrie s'était peu développée. Elle avait été, longtemps aussi dominée par des idées particularistes, peu favorables à l'essor du commerce : après 1815, les souverains des divers Etats, qui étaient

(1) Conférence faite à la Société d'Économie sociale.

parvenus à se reconstituer, s'étaient préoccupés avant tout de retirer de leurs sujets les sommes nécessaires pour assurer le fonctionnement de petits gouvernements assez dispendieux. Il n'était pas question alors de « politique mondiale ».

Vers le milieu du XIX^e siècle un homme se rencontra qui ouvrit au peuple allemand des horizons nouveaux.

Hypocrite raffiné autant qu'habile politique — on peut lui appliquer les épithètes par lesquelles Bossuet caractérisait Cromwell, — Bismarck entreprit une triple tâche. Il pensa d'abord qu'il convenait d'expulser l'Autriche, la bonne alliée d'aujourd'hui, de la Confédération germanique. Ce fut le résultat de la guerre de 1866 qui aboutit à la bataille de Sadowa. Il entreprit ensuite de faire l'unité allemande, au profit de la Prusse. Cette unité devait être le fondement du développement économique que nous allons étudier. Ce fut l'œuvre de la guerre de 1870 : vous savez comment cette guerre a été déclarée. Qu'il suffise de rappeler ici la réflexion du professeur Delbrück qui dit un jour : bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems ! La troisième tâche à laquelle Bismarck s'attacha, ce fut la destruction du particularisme. Il a peu à peu amené les divers Etats à danser sur l'air qui leur était joué à Berlin ; la prussification de l'Allemagne a été la troisième étape de la politique bismarckienne.

Il convient de faire ici une remarque. En étudiant l'enseignement qui a été donné dans les écoles, en examinant les livres d'histoire placés entre les mains des élèves, on constate que tous, sous des formes plus ou moins atténuées, disent ou laissent entendre que la guerre de 1870 n'a pas été la « conclusion » d'un effort, la substitution d'un état politique meilleur à un état politique mauvais. La reconstitution de l'Empire doit être pour les Allemands le point de départ d'une ère nouvelle : c'est la période du « Germanisme » qui commence. Cette période nouvelle, Karl Lamprecht, le célèbre professeur d'histoire, mort il y a quelques mois, la définissait un jour en disant : « L'empire est fait, mais il faut tirer de ce grand fait toutes les conséquences qu'il comporte ! »

Ces conséquences étaient de deux sortes : Il y en avait qui découlaient d'un grand désir de conquêtes militaires ; il y en avait aussi qui se rattachaient à un furieux appétit de conquêtes économiques. L'âpreté dont les Allemands ont fait preuve à ce point de vue s'harmonisait à merveille avec les tendances des populations

germaniques. L'un des traits caractéristiques des Germains depuis les temps les plus reculés, c'est l'instinct de rapacité. Les plus anciens historiens qui nous parlent d'eux, César et Tacite, nous disent qu'ils n'hésitaient pas à s'emparer par la force de ce qu'ils ne pouvaient obtenir autrement. Les chroniques du moyen âge sont pleines de faits significatifs, qui nous montrent l'avidité des Allemands. Notre vieil historien, Froissart, parlant des procédés auxquels ils avaient recours, nous dit : « Allemands sont moult convoiteux et ne font rien si les deniers ne marchent devant ! »

Quel bel éloge de leur désintéressement !

L'esprit de rapacité des Allemands est allé en s'accroissant avec le temps, et s'est adapté à l'évolution économique contemporaine. Vous savez quelle importance les questions industrielles et commerciales ont prise, depuis une quarantaine d'années, dans la vie de tous les grands peuples. Cette importance a été mise en lumière par les professeurs d'économie politique des Universités allemandes et par un grand nombre de publicistes. Tous ont déclaré que l'Allemagne était un pays mal équilibré, et ils ont conclu que c'était un « droit » pour les Allemands de mettre la main sur les pays qui leur permettraient d'améliorer cet équilibre, et notamment sur les régions où ils trouveraient les matières premières dont ils ont besoin. Vous savez quelle était leur convoitise à l'égard du bassin de Briey, qui leur donne le fer qui leur manque, à côté de la houille dont ils sont abondamment pourvus. On a déclaré d'autre part que le traité de Francfort avait été d'une modération inexcusable. On a insisté enfin sur l'accroissement de la population. Le docteur Rommel n'hésite pas à dire que la France étant trop peu peuplée, c'est un droit et même un devoir pour les Allemands de se répandre dans un pays qui pourrait nourrir un plus grand nombre d'habitants. Notre population augmente, l'Allemagne devient trop étroite, l'invasion de la France par notre excédent est une chose naturelle ; l'irruption d'un pays surpeuplé dans un autre où la population pourrait être plus abondante est une entreprise parfaitement légitime.

On a fait encore valoir une autre raison. « Nous autres Allemands, nous avons le génie de l'organisation ; or, l'Europe n'est pas organisée, elle est encore à l'état anarchique. C'est à nous, qui sommes la race supérieure, qui sommes le type le plus élevé qui existe dans l'humanité, qu'il appartient d'organiser l'Europe. » On a bien eu le

sentiment que, ces prétentions se heurteraient à quelque résistance. Qu'importe ! Si la guerre est nécessaire pour nous permettre d'accomplir la grande mission qui nous est dévolue, eh bien, nous ferons la guerre. La guerre dans l'intérêt d'une grande cause, c'est l'expression la plus haute de la civilisation ! L'Allemagne n'a pas dans le monde la place à laquelle elle a droit, nous devons prendre cette place et la prendre aussi large que nous le jugerons bon. Notre guerre sera d'ailleurs une guerre scientifique : la science n'a pas de plus belle tâche à remplir que de mettre au service de l'armée l'outillage qui nous permettra de nous imposer aux autres nations.

N'y aura-t-il pas du moins, au point de vue moral, quelques hésitations ? Naumann se charge de répondre : « Nous sommes, dit-il, arrivés à un moment historique qui a pour nous une importance capitale, il s'agit de savoir quelle est la direction qu'il convient de donner à l'humanité. C'est une question tellement grave que devant les nécessités qui s'imposent au peuple allemand, toutes les considérations d'ordre moral doivent s'effacer. »

Adolf Lasson l'avait déjà dit dans une de ses lettres fameuses : « Nous n'avons à nous excuser de rien ! »

La même idée se trouve sous la plume de Maximilien Harden, disant : « La victoire nous absoudra ! » Il se rappelait sans doute les vers du poète Henri de Kleist, que Guillaume a cités dans un de ses discours : Que nous importe la règle suivant laquelle notre ennemi est abattu, quand il est à nos pieds... La règle qui l'abat est la plus haute de toutes.

Ces conceptions se rattachent aux doctrines de Fichte et de Hegel que Nietzsche a reprises en les modifiant. S'il parle avec dédain de la culture teutonne, Nietzsche en vient à préconiser l'idéal de la violence, qu'il n'hésite pas à déclarer bien supérieur à celui du christianisme, qui ne rapporte rien. Son idéal, c'est ce qu'il appelle « la puissance de volonté ». Cet idéal est fondé sur la thèse de la supériorité de la race germanique et de la nécessité pour elle de s'imposer par la force. On est arrivé à inspirer à toutes les classes de la population une admiration incroyable pour la force, une admiration qui a finalement étouffé le respect du droit et de la liberté. Les Allemands en sont venus à penser que le succès justifie tout.

Et cette thèse odieuse, on a cherché à l'ennoblir par des considérations d'ordre religieux. C'est ainsi que Lasson déclare, en fai-

sant l'éloge de l'empereur Guillaume, que l'esprit de Dieu « est descendu sur lui ! » On répète aujourd'hui sur tous les tons : « Dieu est avec nous ! » Dans la lettre pastorale qu'il a publiée à l'occasion du carême, le cardinal von Hartmann déclare que la cause de l'Allemagne est la cause de la justice. Nous sommes, dit-il, les soldats de Dieu !

Cette même pensée se retrouve sous la plume du pasteur protestant Walter Lehman : « Dieu lui-même, dit-il, prend part à notre guerre ! »

Quant à ceux qui n'osent pas parler de religion, parce qu'on sait que ce sont des libres-penseurs, comme Ostwald ou Eucken, ils se contentent de dire : « Nous préparons la paix par l'organisation de la suprématie germanique ! » « Rassurez-vous, ajoute Brentano, nous avons conscience de nos droits, mais aussi de nos devoirs, avec nous l'avenir de l'humanité est en bonnes mains ! » Eucken a fait, à Francfort, une conférence sous ce titre : « L'importance au point de vue historique de la race allemande dans l'humanité. » Et il a conclu en disant : C'est nous qui sommes véritablement l'âme de l'humanité. *Wir sind die eigentliche Seele der Menschheit!*

Avec de telles idées, il ne peut être question d'esprit chevaleresque. Les Allemands ont déshonoré la guerre. C'est par la force brutale qu'ils entendent s'imposer. Le comte Joachim von der Goltz écrit, dans une brochure qui a été analysée dernièrement par une revue suisse, et qui est intitulée *Les Commandements du soldat* :

« La guerre n'est pas l'heure de la pitié. Le moindre sentiment de pitié est déplacé dans le cœur du soldat. C'est péché d'avoir pitié de son ennemi. »

*
* *

Mais c'est sur le côté économique du formidable conflit dans lequel nous sommes engagés que je voudrais insister maintenant. Les Allemands se sont dit, depuis longtemps déjà, que pour mener à bien la grande guerre qu'ils jugeraient inévitable, il fallait d'abord développer leur puissance économique, et surtout s'enrichir.

L'effort qu'ils ont fait a eu pour conséquence un développement remarquable de toutes les grandes branches de l'industrie nationale : industrie minière, industrie métallurgique, industrie textile, industrie chimique, toutes se sont développées d'une façon telle qu'en dépit de certaines crises — car il y a eu des crises très graves en

Allemagne depuis quarante ans — ce pays s'est considérablement enrichie. M. Steinmann-Bucher n'hésite pas à soutenir que la fortune de l'Allemagne peut être évaluée à 350 milliards de marks. Sans doute on cherche à présenter la situation sous le jour le plus favorable pour inspirer confiance à ceux qui seraient tentés de perdre courage : et on prétend qu'il n'y a rien à craindre du manque d'argent. Quelques milliards de plus ou de moins, c'est peu de chose, dit-on, en présence de la richesse du pays.

Il est certain que l'Allemagne s'est considérablement enrichie. Les quatre emprunts qu'elle a contractés ont mis 35 milliards de marks (plus de 40 milliards de francs) à la disposition du gouvernement. Qu'une partie de cette somme soit constituée par des passations d'écritures, ce n'est pas douteux, mais il ne faut pas nous imaginer que l'Allemagne soit ruinée. Je ne crois pas que la question d'argent doive l'arrêter, au moins à bref délai.

Il ne serait pas superflus d'examiner ici les principales causes de l'enrichissement de l'Allemagne, et du prodigieux développement de son industrie et de son commerce. Cet examen est très propre à nous déterminer à faire un retour sur nous-mêmes, retour qui doit être fécond en viriles résolutions.

La première cause du développement économique de l'Allemagne, c'est la forte natalité des populations germaniques. On se préoccupe sans doute, en Allemagne également, d'une diminution assez sensible depuis quelques années dans le nombre des naissances ; il n'en est pas moins certain que la population de l'Allemagne, considérée dans son ensemble, a augmenté de plus de 50 % depuis un demi-siècle, et chez nous, hélas ! elle est à peu près stationnaire ; elle n'augmente que de 40.000 à 50.000 habitants par an, et encore grâce à ce fait qu'un grand nombre d'étrangers se sont naturaliser Français. Il est à peine besoin d'ajouter que ce ne sont pas toujours les meilleurs serviteurs de la France.

Ce n'est pas sans raison qu'un publiciste allemand écrivait, il y a quelques jours, que l'Allemagne, malgré les très grosses pertes qu'elle subit, serait au lendemain de la paix dans une meilleure situation que la France, parce qu'elle aurait plus de bras à sa disposition pour l'œuvre de restauration de la vie économique. Les statistiques sont ici en effet tristement significatives. Si vous considérez les jeunes gens de 12 à 17 ans, ceux qui pendant la période quinquennale qui suivra la paix, période pendant laquelle tous les

belligérants feront un effort considérable, vous arriverez en France à un total de 1.820.000, et vous en trouverez en Allemagne plus de 4 millions et demi. Il faudra que nos 1.800.000 jeunes gens luttent et ce sera dur, contre les 4 millions et demi de jeunes Allemands, qui seront les artisans principaux de l'œuvre de restauration du pays.

A la question de la natalité, se rattache la question de l'émigration. Les Allemands émigrent aujourd'hui beaucoup moins qu'il y a vingt-cinq ans, parce qu'ils trouvent sur place, dans leur pays, suffisamment d'ouvrage. Mais pendant la seconde moitié du xix^e siècle, il y a eu un gros mouvement d'émigration allemande à l'étranger, et tous les Allemands, qui se sont portés en si grand nombre dans les pays lointains, ont certainement contribué et, dans une large mesure, à accroître la vie économique de l'Allemagne et sa richesse. Ils ont, comme le disait naguère le consul d'Angleterre à Dusseldorf, formé peu à peu une province extérieure de la mère patrie. Ils rendent aujourd'hui à l'Allemagne, si gênée à tant d'égards, d'immenses services.

- Les progrès de l'industrie allemande tiennent aussi au développement de l'esprit d'association. Nous sommes en France des individualistes ; les Allemands sont persuadés, au contraire, qu'en matière économique l'homme isolé ne peut rien et que l'association est indispensable pour tirer parti des phénomènes si complexes en présence desquels nous place la vie économique contemporaine. J'ai pu, au cours des enquêtes dont j'ai été chargé, en étudiant les associations ouvrières et les associations patronales, les sociétés coopératives de production et les sociétés de crédit, constater la puissance de l'esprit d'association. Nous en avons, ici même, plus d'une fois montré les heureux effets.

Que de choses il y aurait à dire aussi sur l'éducation. Tandis que chez nous les préoccupations confessionnelles et politiques troublaient toutes les réformes en matière d'éducation, les Allemands, cherchant ce qui pouvait unir plutôt que ce qui pouvait diviser, ont orienté la jeunesse vers l'étude de la vie économique contemporaine. Il y a en Allemagne une prodigieuse variété d'écoles techniques, d'écoles commerciales, d'écoles professionnelles ; c'est grâce à leurs écoles de perfectionnement (*Fortbildungsschulen*) que nos adversaires ont résolu ce problème, dont nous attendons encore la solution, qu'on appelle le problème de l'apprentissage.

Il faut dire enfin que les Allemands ont travaillé, dans le domaine

de l'industrie et du commerce, avec une méthode, une discipline, un sens de l'organisation auxquels nous devons rendre hommage. M. Victor Cambon a montré dans plusieurs de ses livres (1) à quels résultats l'Allemagne était arrivée par ce qu'il a appelé « l'union intime de l'usine et du laboratoire ». Il a montré comment l'Allemagne s'était armée pour une lutte où elle avait senti que l'organisation jouerait un rôle considérable. Si les Allemands ont fait peu de grandes découvertes ils ont du moins très adroitement réussi à utiliser celles qui ont été faites dans les autres pays. Parmi les procédés auxquels ils ont eu recours, on peut mentionner la production par masses, par séries, par types. On a même cité, dans une récente conférence, l'exemple de l'aviation. Les Allemands se sont attachés à trois types; nous en avons un beaucoup plus grand nombre. On prétend que c'est une des raisons pour lesquelles nous avons perdu une partie des avantages que nous avons sur eux. D'une façon générale, on peut affirmer que les Allemands sont arrivés par la production en séries à des résultats étonnants. M. Cambon ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour « l'ardeur furieuse » déployée par le peuple allemand pour le travail, pour le patriotisme hautain qu'il affirme, et qui se transforme en un idéal d'impérialisme économique inquiétant : « Aucune parcelle du globe terrestre, dit-il dans la conclusion de son livre sur l'Allemagne au travail, n'échappe à leurs investigations; la coordination de toutes les énergies nationales a en quelque sorte décuplé leur puissance ».

La production à outrance vers laquelle l'Allemagne s'est orientée amène une surproduction, on a même parlé d' « orgie productrice » (2). Cette surproduction a eu sans doute des inconvénients, elle a eu aussi des avantages, car il a fallu l'écouler, au dehors et on est allé la vendre à tout prix dans les pays les plus lointains quand les pays voisins ne pouvaient pas l'absorber. C'est ainsi que l'Allemagne a enfoncé des portes qui ne voulaient pas s'ouvrir et est parvenue à faire connaître des produits allemands, parfois de qualité médiocre, dans des régions où le nom même de l'Allemagne avait été longtemps inconnu.

Cette exportation était d'ailleurs devenue une nécessité pour le

(1) *L'Allemagne au travail. — Les derniers progrès de l'Allemagne.*

(2) J. Méline. *Le retour à la terre*, p. 27.

nouvel Empire, par ce fait qu'il était incapable de nourrir la totalité de ses enfants. L'Allemagne a 69 millions d'habitants. Or on a calculé que, même dans les années les plus fertiles, le sol national ne peut pas en nourrir plus de 50. Il a fallu, de toute nécessité, acheter au dehors, dans les autres pays, les denrées alimentaires indispensables. On a dû, pour se procurer l'argent nécessaire, fabriquer beaucoup et on a cherché à vendre dans les meilleures conditions possibles, toutes sortes de produits.

L'Allemagne, repliée sur elle-même, est aujourd'hui obligée de restreindre sa nourriture et c'est par une organisation minutieuse qu'elle résiste à un blocus qui la gêne beaucoup plus qu'elle ne l'avoue. Soutenus par ce patriotisme hautain dont parle M. Cambon, les Allemands, qui étaient de gros mangeurs, ont réduit de près d'un tiers leur consommation. Il n'est guère possible de les « affamer. »

Le développement économique de l'Allemagne est dû aussi pour une bonne part à l'organisation de la vie financière et surtout à l'organisation des banques. Les banques ont rendu, en Allemagne, de très grands services à tous les facteurs de la production; nous ne saurions étudier avec trop de soin, la façon dont on s'est d'abord occupé de commandites à l'étranger, puis la façon dont on a créé des filiales, et enfin la façon dont on a organisé des banques spéciales (1).

Ce dernier système a permis à l'Allemagne de s'adapter remarquablement aux conditions économiques des différents pays, car on peut dire que c'est dans tous les pays du monde que les Allemands sont parvenus à faire des affaires. Tout en gardant une certaine autonomie, les banques créées à l'étranger sont restées solidaires des grandes banques allemandes, qui ont exigé en retour de certaines avances de fonds, qu'une partie des membres des Conseils de direction fussent Allemands. Une partie de la vie financière des pays lointains, par exemple de l'Amérique du Sud, est ainsi passée sous la tutelle de l'Allemagne.

Dans un ouvrage intitulé *Bankpolitik* qui parut en 1900, le professeur Scharling écrivait ces lignes qui peuvent être méditées :

« C'est du banquier allemand, plus que de tout autre, qu'il est vrai de dire qu'il n'est pas resté un caissier additionné d'un teneur

(1) V. l'étude que j'ai publiée dans le Bulletin de la *Fédération des Industriels et Commerçants français*, octobre 1915.

de livres, mais qu'il est devenu un véritable marchand de crédit. Le banquier allemand, c'est un commerçant, c'est un intermédiaire entre les capitalistes désireux de placer leurs fonds et les entrepreneurs, commerçants ou industriels, qui cherchent à s'en procurer; il est le trait d'union entre l'offre et la demande de capitaux, son champ d'action le plus important ce sont les opérations de crédit; il est en même temps une sorte d'avertisseur du mouvement des affaires et de leurs fluctuations. Les banquiers allemands ont rendu aux capitalistes de leur pays des services incalculables. »

Les banquiers français n'ont pas eu la même mentalité et la même ambition. Nous sommes en droit de le regretter.

Les Allemands ont étudié aussi avec plus de soin que nous les difficiles problèmes de la politique commerciale.

Ils se sont par exemple très habilement servis de la fameuse disposition de l'article 11 du traité de Francfort et ils ont très adroitement tourné la réciprocité, que cette clause stipulait pourtant, par la pratique des spécialisations. Il me suffira de citer un exemple : Pour favoriser l'importation en Allemagne du bétail venu de la Suisse et du Tyrol, ils ont accordé un régime spécial aux animaux qui étaient nés au moins à 300 mètres d'altitude, et qui avaient fait un estivage à 800 mètres. C'était un moyen d'éliminer la plus grande partie de notre bétail français. On pourrait citer des exemples analogues pour les fromages, les vins, les mousselines, notamment pour certaines batistes fines qu'on ne fabrique qu'à Lyon. Les traités de commerce qui se sont greffés sur le dernier tarif, celui du 25 décembre 1902, ont été habilement conclus par M. de Bulow entre 1903 et 1906, et ils ont été complétés par une série de mesures telles que mesures « de police vétérinaire » dictées, a-t-on dit par la crainte des épizooties, et aussi par des analyses très gênantes pour nos exportateurs comme celles qui portent sur les vins de Champagne ou les vins de nos grands crus. Les Allemands étaient arrivés à écarter ainsi beaucoup de produits français, si bien que les ventes d'objets allemands en France augmentaient beaucoup plus que les ventes d'objets français en Allemagne.

Parmi les procédés qui ont aidé les Allemands à développer leur commerce extérieur, il faut citer ce procédé du *dumping*, qui est le complément des fameux cartels, dont on vous a entretenu (1). Le *dumping* consiste à vendre un peu plus cher en Allemagne, à

(1) *Réforme sociale*, t. LXIII, 1912 (communication de M. de Lamarzelle).

l'abri d'une barrière douanière protectrice et à vendre meilleur marché, quelque fois même « à perte » à l'étranger, pour ruiner les industries étrangères fabriquant les produits dont on veut s'assurer la vente.

Aux problèmes de la politique commerciale se rattache la question des commis-voyageurs. Nous avons trop négligé en France de nous occuper des commis-voyageurs et des représentants de commerce. Je ne puis mieux faire, pour vous donner une idée de la façon dont ils opèrent que de lire quelques passages d'une conférence faite à la Société de géographie, par M. Wagner, attaché au Museum, qui était allé dans l'Amérique du Sud pour étudier des questions forestières et qui a été frappé du rôle que jouent les commis-voyageurs allemands.

« Au cours de mes longs séjours dans l'intérieur, j'ai eu, dit M. Wagner, l'occasion de me rendre compte de l'activité et des connaissances spéciales des représentants de commerce allemands... Il n'est pas de hameau, quel que soit son peu d'importance, qui ne reçoive leur visite, une ou deux fois chaque année, au moment de la récolte, ou peu de temps après. Ce représentant est un homme dans la force de l'âge, affable et d'aspect bossu et respectable. Il s'exprime correctement en quatre ou cinq langues différentes : espagnol, français, anglais, italien. Il connaît tout le monde, et, dans des pays aux relations faciles, il a beaucoup d'amis. Il arrive chez vous, la première fois, en compagnie de quelqu'un qui soit de vos connaissances, souvent des plus intimes, en simple visiteur. Il vous parle de vos travaux, de l'état de votre propriété qu'il connaît aussi bien que vous-même, de la récolte future et de vos espérances. Sur ces différents points, aussi bien que sur les plus menus détails de votre existence, il est renseigné au moyen d'un système minutieux de fiches, auxquelles des maisons établies dans les grandes villes travaillent sans relâche depuis des années...

« Il sait combien vous pouvez dépenser sans vous mettre dans l'embarras. Quant au règlement de la facture, vos conditions de paiement seront les siennes : six mois, neuf mois, plus, si c'est nécessaire, suivant l'importance de la commande. Si, au contraire, vous voulez payer comptant, il vous fera un escompte, souvent considérable. Vos achats seront emballés avec soin, mis sur wagon et expédiés pour le compte de la maison. Si quelque chose se perd

ou se casse en cours de route, la maison le remplacera sans difficulté. Avez-vous besoin d'un moulin, d'une usine à maté ou d'une scierie? Le représentant de commerce allemand se chargera de tout. Il vous expédiera les machines et les moteurs pour les mettre en place, et, si vous voulez, les mécaniciens pour les conduire, tous Allemands, cela va sans dire, pleins de zèle, peu exigeants, et qui deviendront peu à peu, si vous n'y prenez garde, plus maîtres que vous dans votre propre maison. Ce représentant de commerce modèle s'occupera également de trouver des débouchés pour vos produits, et les clients qu'il vous procurera seront de premier ordre; sa maison n'y a-t-elle pas tout intérêt?

« Avant de vous quitter, il aura, sous vos auspices fait connaissance avec ceux de vos voisins qu'il ne comptait pas encore au nombre de ses clients, il aura visité tous les petits marchands et boutiquiers des environs, il aura partout pris des commandes et posé les bases de relations nouvelles. Quand il vous quittera, il ne laissera derrière lui que des amis, si ce n'est parmi ses concurrents. Et si, à un moment donné, un de ces clients qu'il connaît si bien, éprouve quelque difficulté à l'époque d'une échéance, c'est à lui que le débiteur momentanément gêné s'adressera pour obtenir un renouvellement qui ne sera jamais refusé. Il est informé, en effet, de la cause du retard : sauterelles, épizootie, inondations. Il sait que le paiement sera effectué, un peu plus tôt, un peu plus tard : il veillera donc à ce que la maison fasse à son client, dont il répond moralement, toutes les facilités. Ni l'un, ni l'autre, n'auront à s'en repentir.

« En plus de sa besogne de chaque jour, le représentant de commerce allemand s'applique à étudier minutieusement, sous tous les points de vue, la région, toujours la même, où il fait depuis des années, ses tournées professionnelles. Cette région est devenue pour ainsi dire son fief, et il peut fournir sur tout ce qui la concerne des renseignements aussi précieux au point de vue commercial, qu'au point de vue industriel. Il sera pour les fabricants allemands un guide aussi dévoué qu'éclairé et sûr.

« Voilà les hommes et les procédés contre lesquels nos commerçants et nos industriels auront à lutter dans un avenir prochain, s'ils veulent reprendre la place au soleil dont ils se sont laissés chasser.

« Il est vrai que le mot d'ordre qui a donné une si vigoureuse

impulsion à l'industrie et au commerce allemands, dans toute l'Amérique du Sud, vient de haut. N'oublions pas que derrière ces commerçants avisés, si parfaitement renseignés, se trouvent des banques puissantes, permettant par un système d'escompte du papier à long terme, la vente à crédit, base du commerce Sud-américain ; que derrière ces banques se trouve l'Etat allemand qui les guide, les défend et les soutient toujours, moralement et matériellement ; que d'importantes bases d'influence et des centres d'expansion admirablement organisés ont été constitués dans ce but depuis de longues années, dirigés avec un esprit de suite merveilleux par des gens choisis pour leurs seules capacités spéciales, ayant consacré à cette tâche leur existence tout entière, n'ayant en vue que le résultat à atteindre, et assez largement rétribués pour pouvoir se vouer corps et âme à la direction des services qui leur sont confiés (1). »

Oui, c'est contre toute une organisation que nous aurons à lutter. Le Français est débrouillard. C'est entendu ! Peut-être plus débrouillard que l'Allemand. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse remplacer par des qualités d'improvisation la méthode avec laquelle les Allemands sont arrivés à de si importants résultats. L'organisation est actuellement chose d'autant plus nécessaire que les forces mises en mouvement dans la vie économique sont plus variées et plus complexes. Nous pouvons voir aujourd'hui à quel point la guerre met en jeu toutes les forces du pays. L'Allemagne s'y était préparée avec un soin dont nous recueillons tous les jours des preuves. C'est pure hypocrisie de prétendre que cette guerre a été pour elle une surprise. On a publié récemment en Allemagne une série de brochures sur les différentes industries nationales dans leurs rapports avec la guerre. On peut lire dans l'une d'elles, cette phrase singulière : « La guerre nous a pris complètement au dépourvu ! » Il y en a une autre heureusement qui explique que ce qui fait la force de l'Allemagne, c'est qu'elle avait organisé les industries d'après le système Krupp ; c'est-à-dire d'après un système qui lui a permis, « sans effort » de s'adapter, en quelques jours pour ainsi dire, aux nécessités de la guerre. C'est ce que l'industrie anglaise n'a pas pu faire.

Après s'être si bien préparés à la guerre, les Allemands se pré-

(1) *La Géographie*, t. XXX, novembre 1915, p. 394.

parent maintenant à la paix. Ils commencent à sentir qu'ils ne pourront obtenir au point de vue des annexions territoriales ce qu'ils avaient espéré; ils cherchent sans doute, pour entretenir le moral des populations, à leur faire croire qu'ils recevront la récompense des efforts qu'ils ont faits, des pertes qu'ils ont subies. Mais ils commencent à craindre que la guerre d'usure à laquelle ils sont réduits, après l'échec de leurs attaques brusquées, ne tourne pas à leur avantage. Ils cherchent donc à voir comment, sur le terrain économique, ils pourront prendre « une revanche ». Les journaux allemands sont pleins d'articles où on compare la situation de l'Allemagne à celle des autres pays. On met bien entendu en relief les difficultés de la France, de l'Angleterre et de la Russie, en évitant de parler des difficultés de l'Allemagne.

Elles sont grandes cependant. Le peuple est soumis à bien des privations. Un député socialiste, disait naguère au Landtag de Prusse, que dans certaines régions la situation des populations agricoles était désespérée (*trostlos*). Des aveux significatifs commencent à se faire jour. On est effrayé à la perspective de nouveaux impôts. C'est la grosse affaire du moment. Impôts sur le tabac, les lettres de voiture, les correspondances postales et téléphoniques, les quittances, modification des droits de timbre, création d'un nouvel impôt de guerre, toutes les propositions qui sont faites soulèvent les plus vives critiques.

On s'efforce de montrer que le blocus de l'Angleterre n'a pas eu tous les résultats espérés, et on vante la force de résistance de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des finances : l'agriculture, malgré les difficultés de l'heure présente, est, dit-on, dans une situation excellente ! Il faut rendre justice aux efforts de nos ennemis : si la population de l'Allemagne s'est orientée surtout du côté de l'industrie, l'agriculture n'a pas été délaissée, elle a fait de grands progrès; le grand essor des sciences chimiques lui a été très utile; les rendements sont supérieurs en moyenne à ceux que nous obtenons en France. Les Allemands sont en droit de vanter leur agriculture qui leur rend de bien grands services en ce moment, le commerce avec les pays extérieurs étant interrompu. Ils se donnent une peine inouïe pour mettre en valeur des régions qui étaient auparavant incultes; des terrains marécageux, naguère considérés comme ayant très peu de valeur, ont été transformés. On a entrepris des études approfondies en ce qui concerne les fourrages, on fait man-

ger la paille en y ajoutant des matières gluantes, des ferments et des levures.

On a étudié avec soin toutes les plantes qui peuvent servir à la nourriture soit des hommes, soit des animaux. Ainsi il y a dans le nord de l'Allemagne, beaucoup de landes et de bruyères ; on cherche à en tirer parti. Il y a là des plantes qui peuvent servir à la nourriture des animaux, il y a des racines qui peuvent servir à faire une sorte de farine, ou qui peuvent être employées pour fabriquer une boisson qui remplace la bière ; la fabrication de la bière étant ramenée à 75 % de sa production normale, les Allemands sont obligés de recourir à d'autres boissons.

On pourrait multiplier les exemples de ce genre, qui montrent combien la situation est difficile. Mais les Allemands sont très résignés. Et on fait remarquer que grâce à ces efforts l'agriculture fait des progrès dont elle bénéficiera après la guerre : ce sera pour elle le point de départ d'un nouvel enrichissement auquel on n'avait pas songé. On fait l'éloge des agriculteurs tout en leur décernant quelques critiques, parce qu'il y en a un certain nombre qui cherchent à éluder les injonctions gouvernementales soit au point de vue des denrées, soit au point de vue animaux. On s'est décidé à créer un Office impérial de l'alimentation et la réglementation est poussée maintenant jusqu'à ses dernières limites.

L'industrie ne reçoit pas moins d'éloges que l'agriculture. Le journal *Die Post* publiait dernièrement un article qui avait pour but de montrer que la guerre avait provoqué l'éclosion de nouvelles industries : « On se demandait si nous pourrions fabriquer tout l'outillage de guerre nécessaire pour soutenir la lutte. Nous avons prouvé que nous le pouvions et que nous ne manquons de rien. Grâce à nos chimistes, nous sommes arrivés aux résultats les plus brillants, nous déjouons tous les efforts de l'Angleterre... On a cru nous gêner en nous empêchant de recevoir des nitrates du Chili. Mais nous avons trouvé, par des procédés nouveaux, le moyen d'extraire l'acide azotique de l'air, nous avons par conséquent une provision illimitée d'acide nitrique à notre disposition. L'Angleterre pensait nous arrêter en supprimant le coton. Cela a gêné notre industrie textile, mais au point de vue de notre fabrication de guerre, nous avons trouvé le moyen de transformer certaines espèces de bois, et c'est du bois que nous tirons maintenant le fulmi-coton dont nous avons besoin pour nos explo-

sifs. Notre science et notre organisation ont fait des merveilles. »

« Notre commerce souffre, mais celui de nos ennemis souffre encore davantage, et nous nous trouverons, après la guerre, dans une situation plus favorable qu'eux... Nous serons en bonne posture pour vendre dans tous les pays du monde, dans les meilleures conditions, ce que nous fabriquons maintenant. Cela nous permettra de reconquérir une clientèle et de prendre les devants sur la France, qui aura fort à faire pour reconstituer ses usines détruites.

Les Allemands ont même prétendu qu'à la foire de Leipzig, qui a été, disent-ils, une victoire économique, ils ont vendu beaucoup de choses à destination de la France, de l'Angleterre, de la Russie. Ils ont écrit qu'à la foire de Lyon, il y avait des objets d'origine allemande, ce qui est, d'ailleurs, une pure calomnie !

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les questions économiques que les Allemands étudient en ce moment. Ils insistent par exemple sur les difficultés en présence desquelles se trouve l'Angleterre pour ce qui concerne le fret. Vous savez sans doute que la tonne de charbon coûte à Gênes sept à huit fois plus qu'en temps normal. La question du fret a sa répercussion dans un grand nombre de domaines. Ainsi l'Argentine a fait cette année une excellente récolte, elle ne demanderait pas mieux que de nous vendre ses denrées alimentaires, mais il n'y a pas de bateaux pour les transporter, de sorte que le prix du fret pour le transport des céréales, de l'Argentine à destination de l'Europe, a actuellement décuplé. C'est une des raisons qui expliquent que nous ayons tant dépensé pour nous réapprovisionner et que nous ayons maintenant un change défavorable. La même question se pose pour l'Australie. La crise des frets est d'autant plus fâcheuse que les agriculteurs australiens avaient par patriotisme considérablement augmenté la surface des terres cultivées.

Les Allemands parlent volontiers de nos embarras, ils s'étendent aussi sur les charges financières qui pèsent sur l'Angleterre. C'est en effet, de tous les pays belligérants, l'Angleterre qui fait le plus de dépenses.

Tout en disant beaucoup de mal de nos Alliés les Allemands sont très préoccupés du désir manifesté par eux de continuer la lutte sur le terrain économique, de renoncer à leur libre échange traditionnel, de dresser des barrières douanières extrêmement élevées pour entraver dans toute l'étendue de l'empire britannique les

exportations allemandes, pour empêcher les bateaux allemands d'arriver dans les ports anglais, ou leur faire payer des droits de quai exorbitants.

M. Wygodzinski, professeur à Bonn, expliquait dernièrement à ses compatriotes qu'ils ne devaient pas se faire trop d'illusions sur la situation dans laquelle l'Allemagne se trouvera après la guerre.

« L'Angleterre, dit-il, déploiera peut-être un plus grand talent d'organisation pour la lutte économique qu'elle n'en a déployé sur le terrain militaire. Les conférences qui se tiennent aujourd'hui dans différents groupes économiques se sont multipliées; on propose toutes sortes de mesures qui tendent à élever des barrières terribles contre nous. Il faut bien reconnaître que les portes qui ont été jusqu'ici subies par l'Angleterre ne sont pas encore de nature à lui faire demander la paix. » (1)

Nous allons, écrit la *Germania* du 29 février, nous trouver en présence de grosses difficultés. Toute une réorganisation de notre vie économique sera nécessaire. Ne comptons pas trop sur les indemnités que nous pourrions obtenir!!

Et le comte de Zedlitz déclare dans le *Tag* du 19 mars qu'il faut s'attendre à « des temps très durs ». On se demande au surplus si les Anglais ne parviendront pas, dans un délai plus ou moins éloigné, à jouer sur le terrain maritime un rôle considérable. Le capitaine Persius, critique naval du *Berliner Tageblatt*, faisait entendre dans une de ses dernières chroniques que le jour où les armées de terre seront épuisées, on verra peut-être l'armée navale jouer un grand rôle, nous ne devons pas nous dissimuler que la flotte anglaise est à peu près intacte, que les pertes qu'elle a subies sont minimales, qu'elle n'a pas cessé de construire des navires depuis que nous sommes en guerre, et qu'elle a aujourd'hui 29 dreadnoughts et 10 superdreadnoughts. Cette armée navale pourrait bien un jour entrer en ligne. Elle représente une force considérable.

L'Allemagne est aussi très vexée d'avoir perdu ses colonies, qui lui avaient coûté fort cher, et sur lesquelles elle comptait pour accroître sa puissance mondiale. C'est un des motifs qui explique la colère dont on fait preuve à l'égard des Anglais.

Les Anglais sont des brigands. Tous les moyens peuvent être employés contre ces gens-là!

(1) V. aussi A. Hettner. *Englands Weltherrschaft und der Krieg*. Berlin (Teubner), 269 p.

Nous ne sommes guère mieux traités qu'eux. Certains journaux s'expriment sur notre compte avec une âpreté qui montre ce qu'il faut penser de l'esprit critique des Allemands. La France, dit la *Tägliche Rundschau* du 19 avril à propos de l'ouvrage « la Guerre et le catholicisme » est incapable de juger clairement, *ist zu keinem klaren Urteil fähig*. Et la *Kölnische Volkszeitung* (du 6 mars) le grand journal catholique de la région rhénane, l'un des journaux allemands sur lesquels le sentiment de haine pour la France est le plus accentué, insère, à côté de la lettre pastorale si perfide du cardinal Von Hartmann, un article dont l'auteur conclut que le niveau moral des Français d'aujourd'hui n'est pas plus élevé que celui des Hottentots : *Die Gesittung der Franzosen und Französisinnen von heute steht nicht höher als die der Hottentoten und ihrer Weiber* (1).

Il convient de signaler aussi l'effort que font les Allemands pour organiser l'Europe centrale à leur profit. On a beaucoup parlé depuis quelques mois du livre très curieux qu'a publié Friedrich Naumann sous le titre *Mitteleuropa*. Il s'agit d'organiser à l'allemande toutes les régions qui obéissent aujourd'hui au mot d'ordre venu de Berlin.

On insiste notamment sur l'importance que doit avoir le Danube, la grande artère qui met en communication l'Orient et l'Occident. On va jusqu'à dire qu'il doit être l'épine dorsale de l'Europe. On fera converger sur le Danube les forces économiques qui, à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Sud, peuvent être rattachées à ce grand fleuve qu'on va mettre en communication avec l'Elbe et avec l'Oder, c'est-à-dire avec la mer du Nord et la Baltique.

Ces projets se heurtent sans doute à quelques résistances. Mais nous devrions nous attendre, si la paix n'amenait pas une désagrégation de l'Europe centrale, à voir se constituer un bloc économique, qui, pour des raisons géographiques et politiques, jouerait forcément un rôle considérable.

Nous devons en somme nous mettre dans l'esprit que l'Allemagne n'obtenant pas au point de vue militaire les résultats qu'elle avait espérés, est résolue à agir sur le terrain économique. Là aussi elle fera preuve d'une grande ténacité. Il faut que les Français s'oc-

(1) Les journaux allemands ne sont pas tous aussi grossiers, mais ils sont à peu près tous animés d'un tel orgueil qu'ils considèrent ceux qui se permettent de critiquer la *kultur* comme des gens inintelligents ou méprisables. Lasson l'a dit un jour : « les Français sont incapables de nous comprendre ».

cupent dès maintenant de préparer la paix mieux qu'ils n'ont préparé la guerre. Il faut qu'ils retrouvent, à ce point de vue également, la situation qu'ils avaient perdue.

Le secrétaire général de l'association des Chambres de commerce allemandes l'a dit il y a quelques mois : nous lutterons jusqu'à notre dernier homme et jusqu'à notre dernier sou. Nous avons besoin de faire un gros effort pour comprendre le sentiment de rage qui anime aujourd'hui les Allemands. Nous avons peine à concevoir l'orgueil et les ambitions de la race germanique. Henri Heine, qui s'appelait lui-même un « Prussien libéré » et sur lequel la civilisation française avait produit une impression plus profonde que la *Kultur*, disait, il y a plus d'un demi-siècle, qu'un jour viendrait où l'on verrait reparaître les conceptions de l'antique Germanie, et où l'Allemagne reviendrait au culte de son vieux Dieu !

Ce temps est venu. La ruée actuelle des Allemands sur la France est la continuation de la formidable poussée qui s'est produite il y a quinze ou seize cents ans contre la civilisation gallo-romaine et qui est justement connue sous le nom d'invasion des barbares. Il s'agit pour le germanisme d'entreprendre un nouveau « Drang nach Westen » et de submerger dans la mesure du possible ce monde gallo-romain qui lui inspire une sorte d'aversion.

Pour montrer à quel point les Allemands sont tenaces dans leurs idées, il me suffira de citer quelques mots de la curieuse préface que l'un des professeurs les plus distingués de l'Université de Berlin, le professeur Edouard Mayer, a mise en tête d'une édition populaire de l'histoire d'Angleterre qui a paru il y a quelques mois. Après s'être exprimé sur les Anglais en termes fort acrimonieux, Moyer ajoute :

« Nous sommes résignés à admettre que cette guerre soit suivie d'une autre série de guerres jusqu'à la décision suprême. Il faut envisager la situation qui nous est imposée sans reculer devant les conséquences qu'elle entraîne. Ceux-là sont des gens à courte vue qui croient que l'Allemagne agirait noblement en renonçant à toute volonté de conquête. Celui qui pense ainsi prouve qu'il est incapable de s'instruire aux leçons du passé et qu'il ne comprend pas les devoirs qui s'imposent à nous. »

En présence de gens dont l'esprit est tellement faussé, nous pouvons rappeler le mot de Lord Curzon, qui a dit : « Le chien enragé de l'Europe doit être enchaîné ! ». La ruine de l'Allemagne est

nécessaire pour dégager la civilisation des menaces que le *Deutschtum* fait peser sur le monde. Lorsqu'on étudie cette philosophie de la puissance qui, dans l'esprit des Allemands, justifie les actes les plus odieux, on comprend que la pire des solutions serait une paix prématurée qui permettrait à nos ennemis de nous contraindre, dans quelques années peut-être, à renouveler le douloureux effort que nous faisons en ce moment.

Et en prévision des luttes économiques auxquelles nous ne pourrions nous soustraire, il faut que les civils ne se contentent pas de « tenir », il faut qu'ils travaillent, chacun dans la mesure de ses forces, mais avec une ardeur inlassable, à préparer l'autre victoire! Personne ne doit se dérober. Il n'est personne qui n'ait une œuvre utile à accomplir, chacun doit faire son devoir comme s'il devait être la petite main qui fera tomber la pierre. Un grand nombre de Français commencent à le comprendre. J'en connais qui étaient parvenus à un âge où ils auraient pu légitimement se reposer, et qui se sont remis à la besogne, désireux de faire profiter leur pays de l'expérience qu'ils avaient acquise. Il faut que le nombre de ces Français grandisse. Il faut que sur le terrain de la défense économique comme sur celui de la défense militaire, cette race française dont on a dit tant de mal, prouve au monde qu'elle n'a rien perdu de son ardeur au travail, de son énergie et de sa vitalité. L'époque qui s'ouvre devant nous fixera probablement pour longtemps la situation respective des différents peuples dans le monde. La France a droit à une belle place. Il faut que, s'inspirant de son glorieux passé, elle prouve qu'elle est capable de reconquérir, après l'épreuve par laquelle elle vient de passer, la situation à laquelle ses traditions séculaires comme ses qualités nationales lui permettent de prétendre.